

# CRÉER ÉCOUTER

PORTRAITS D'ARTISTES  
ET D'ÉCRIVAIN.ES



**LISE GAUVIN**

Jean-Paul Riopelle, Marie-Claire Blais, Édouard Glissant, Assia Djebar, Gaston Miron, Joséphine Bacon, Anne Magnan, Anne Hébert. À travers portraits et entretiens, Lise Gauvin rend hommage à ces artistes et écrivain.es remarquables qui ont croisé son chemin.

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**QU'Y A-T-IL DE COMMUN  
ENTRE CES ÊTRES QUI ONT  
AINSI SUSCITÉ MON  
ADMIRATION ? PRÉCISÉMENT  
CELA, LEUR CAPACITÉ  
D'ADMIRER, LEUR QUALITÉ  
D'ÉCOUTE, LEUR FAÇON DE  
FAVORISER AUTOUR D'EUX UNE  
ATMOSPHÈRE PROPICE À LA  
CRÉATION ET LA GÉNÉROSITÉ  
DE LEUR ACCUEIL.**

**MÉMOIRE**   
**D'ENCRER**

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201  
MONTREAL, QUÉBEC H2S 1H9

[INFO@MEMOIRENCRER.COM](mailto:INFO@MEMOIRENCRER.COM)  
[MEMOIRENCRER.COM](http://MEMOIRENCRER.COM)

**CRÉER, ÉCOUTER  
PORTRAITS D'ARTISTES ET D'ÉCRIVAIN.ES**



# **CRÉER ÉCOUTER**

**PORTRAITS D'ARTISTES  
ET D'ÉCRIVAIN.ES**



**LISE GAUVIN**



Jean-Paul Riopelle, Marie-Claire Blais, Édouard Glissant, Assia Djebar, Gaston Miron, Joséphine Bacon, Anne Magnan, Anne Hébert. À travers portraits et entretiens, Lise Gauvin rend hommage à ces artistes et écrivain.es remarquables qui ont croisé son chemin. Guidée par l'amitié, l'admiration, Lise Gauvin donne à voir des destins singuliers et une parole créatrice qui, tout en étant profondément consacrée à l'art, sait écouter la rumeur du monde.

Essayiste, nouvelliste et romancière, **LISE GAUVIN** est l'auteure d'une trentaine de livres. Elle dédie une grande partie de son œuvre critique aux écrivain.es de la Francophonie. Officière de l'Ordre national du Québec et membre fondatrice du Parlement des écrivaines francophones, Lise Gauvin a reçu en 2020 la médaille de vermeil du Grand Prix de la Francophonie de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.



DE LA MÊME AUTEURE CHEZ MÉMOIRE D'ENCRIER

*D'un monde l'autre. Tracées des littératures francophones*, 2009 (essai)  
*Émile Ollivier. Un destin exemplaire*, 2008 (essai)  
Sous la direction de Lise Gauvin

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Parti pris littéraire* (essai)  
Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1975; 2013.

*Lettres d'une autre* (récit)  
Paris, Le Castor astral, 1984  
Montréal, L'Hexagone/Typo, 1984; 2007.

Lise Gauvin et Gaston Miron  
*Écrivains contemporains du Québec* (anthologie)  
Paris, Seghers, 1989; L'Hexagone/Typo, 1998.

*Fugitives* (nouvelles)  
Montréal, Boréal; Cercle noir éditeur, 1991.

*Entretiens avec Fernand Leduc* (entretiens)  
Montréal, Liber, 1995.

*L'écrivain francophone à la croisée des langues* (essai)  
Paris, Karthala, 1997; 2006.

*À une enfant d'un autre siècle* (essai)  
Montréal, Leméac, 1997.

*Langagement. L'écrivain et la langue au Québec* (essai)  
Montréal, Boréal, 2000.

*Chez Riopelle. Visites d'atelier* (essai)  
Montréal, L'Hexagone, 2002.

*Arrêts sur image* (nouvelles)  
Québec, L'Instant même, 2003.

*La Fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme* (essai)  
Paris, Seuil, coll. Points, 2004; 2010.

- Un automne à Paris* (récit)  
Montréal Leméac, 2005.
- Écrire, pour qui? L'écrivain francophone et ses publics* (essai)  
Paris, Karthala, 2007.
- Quelques jours cet été-là* (récit)  
Paris, Punctum, 2007.
- Le semainier* (livre d'artiste) Illustrations de Solen Larnicol  
Paris, éditions Transsignum, 2009.
- Édouard Glissant, L'imaginaire des langues.*  
Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009), Paris, Gallimard, 2010.
- Aventuriers et sédentaires. Parcours du roman québécois* (essai)  
Paris, Honoré Champion, 2012.
- Aventuriers et sédentaires. Parcours du roman québécois* (essai)  
Montréal, Typo, 2014.
- Le Sursis* (novella)  
Paris, éditions Libre Court, 2014.
- Parenthèses* (nouvelles)  
Montréal, Lévesque éditeur, 2015.
- Le roman comme atelier. La scène de l'écriture  
dans le roman francophone contemporain* (essai)  
Paris, Karthala, 2019.
- L'effacement* (livre d'artiste) Images de Wanda Mihuelac  
Paris, éditions Transsignum, 2019.
- Les lieux de Marie-Claire Blais* (entretiens)  
Montréal, Nota Bene, 2020.
- Et toi, comment vas-tu?* (roman)  
Montréal, Leméac 2021; Éditions des femmes, Paris, 2022.
- Des littératures de l'intranquillité. Essai sur les littératures francophones* (essai)  
Paris, Karthala, 2023.
- Si j'étais Dieu* (poésie)  
Paris, éditions Fabulla, 2024.
- L'embacle* (livre d'artiste) Images de Wanda Mihuelac  
Paris, éditions Transsignum, 2024.



# AVANT-PROPOS

*À Dany Laferrière*

Je suis reconnaissante à Dany Laferrière de m'avoir suggéré l'idée de décrire mes rencontres avec certains artistes et écrivains qui ont marqué leur époque, celle qui a vu la projection sur la scène internationale de la culture québécoise mais aussi la mise en relation de cette culture avec celle des autres sociétés. Cette ouverture sur le monde, surtout visible au cours des dernières décennies, j'ai pu en être témoin et, dans une certaine mesure, y participer. C'était lors d'un colloque qui avait lieu à la Sorbonne en 2016. L'académicien s'y était déplacé pour écouter une communication donnée par une universitaire allemande à propos de son œuvre.

Dany Laferrière est lui-même un exemple de cet engagement vers ce « Tout-Monde » dont parle Glissant et qui ne devient possible qu'à partir de l'ancrage initial dans un lieu particulier. Il y a chez cet écrivain une énergie créatrice et une acuité intellectuelle hors du commun. En toutes circonstances, son discours est informé et juste. Comme romancier, il sait surprendre le lecteur par des formes constamment renouvelées et par une interrogation toujours d'actualité sur le statut de l'écrivain et de la littérature. Participant à une table ronde organisée par l'Académie des lettres du Québec en 2009 autour des questions soulevées par le manifeste « Une littérature-monde en français », il déclare qu'enfant, il voulait être rêveur ou boulanger, parce que le pain se fait la nuit. « Je rêve de jour et de nuit, ajoute-t-il. Peut-on gagner sa vie avec ses rêves ? Le seul métier qui le permet est celui d'écrivain. » Écrire, c'est

pour lui « repousser les frontières devant [ses] yeux. Écouter toutes les musiques du monde<sup>1</sup> ».

Dany Laferrière est un homme d'amitié, attentif aux êtres comme aux paysages. Ses déambulations dans Paris ont donné lieu à de magnifiques ouvrages écrits et illustrés de sa main. Passionné de littérature, ce lecteur impénitent n'hésite pas à offrir son appui aux uns et aux autres lorsque l'occasion s'en présente. En 2020, je lui dois la présentation de mon parcours lors de la séance de remise de la médaille de vermeil faisant partie du Grand Prix de la Francophonie et offerte par l'Académie française. À plus d'un titre donc, et d'abord parce qu'il en a proposé le sujet, ce livre lui est dédié.

1. Dany Laferrière, « Est-il possible d'aller n'importe où, Lise ? », dans Lise Gauvin (dir.), *Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation*, Montréal, Hurtubise-HMH, 2010, p. 95.

## EXERCICES D'ADMIRATION

J'ai eu le privilège de côtoyer au cours de mon existence des artistes et des écrivains exceptionnels, célébrés aussi bien par leurs pairs que par les médias. Chacune de ces rencontres a été le fruit d'un hasard généreux, dû à des circonstances géographiques ou conjoncturelles, le plus souvent fortuites, rencontres transformées en amitiés vécues selon un rythme aléatoire qu'il fallait chaque fois recomposer. Ces créateurs avaient une façon particulière de percevoir les rapports entre l'art et la vie, exprimant celui-ci jusque dans les moindres détails du quotidien. Ils avaient aussi en commun le fait d'aimer lancer leurs interlocuteurs sur de nouvelles pistes, favorisant autour d'eux une atmosphère propice à la création. Pour Riopelle, tout devenait prétexte à découverte. Il savait aussi bien utiliser les plantes naturelles pour la nourriture que transformer les objets familiers en propositions esthétiques. Marie-Claire Blais composait ses journées selon un rituel immuable, alternant séquences d'écriture, rencontres d'amis et conversations avec les chats. Plusieurs pratiquaient plus d'une discipline artistique : ainsi de Riopelle peintre et sculpteur jouant avec les mots et les sonorités pour titrer ses tableaux, de Marie-Claire Blais ayant tout au long des années produit une œuvre picturale importante qu'il reste encore à découvrir, de Miron rompu à l'art de l'harmonica, un instrument qui lui servait à ponctuer ses interventions publiques.

Chacune de ces rencontres, qui ont eu lieu à des moments différents, a eu une importance déterminante sur la suite de mon parcours. Chacun de ces créateurs m'a appris à associer rigueur et fantaisie, liberté

et contrainte, et surtout à conjuguer d'un même souffle acharnement et doute quant à ses propres projets. Chacune de ces rencontres a modifié ma vie.

Qu'y a-t-il de commun entre ces êtres qui ont ainsi suscité mon admiration? Précisément cela, leur capacité d'admirer, leur qualité d'écoute, leur façon de favoriser autour d'eux une atmosphère propice à la création et, pour tout dire en un mot, la générosité de leur accueil. Cette question de l'écoute, Assia Djebar en a fait le sujet même de son œuvre, faisant advenir la parole des femmes malgré les interdits séculaires. Entre le Riopelle souvent silencieux et le tonitruant Miron, il y avait le même souci du mot juste, le même désir de dessiner une cartographie du réel, l'un avec des poèmes et l'autre avec des formes aux contours inédits. Entre la menace silencieuse du « non-poème » de Miron et la recherche d'une parole généalogique chez Bacon, il y a le même besoin de *rapailler* une culture dont la disparition signifierait un appauvrissement pour l'humanité tout entière.

Porte-parole de sa génération, Gaston Miron était aussi l'un des plus grands connaisseurs des littératures mondiales et il entretenait des liens avec une pléiade d'écrivains venus des cinq continents. Une amitié profonde s'était développée entre Édouard Glissant et lui, amitié qui, malgré quelques points de divergence, était fondée sur une réflexion commune concernant la place de la littérature dans l'espace social. Ce même Miron, dont la démarche a consisté à faire exister un « pays chauve d'ancêtres », me paraît de connivence avec Joséphine Bacon, cette femme-récit qui, comme Assia Djebar dans ses fictions, a créé un espace de parole pour les siens.

Quant à Marie-Claire Blais, il est difficile de songer à un être plus remarquable de bienveillance et de fidélité à un métier qu'elle considérerait comme « la plus haute destinée ». Personne n'était plus à l'écoute des êtres qui, dès qu'ils apparaissaient dans son champ de vision, méritaient toute son attention, quelles que soient par ailleurs leurs fautes ou leurs failles. Notre longue amitié, qui a survécu aux distances qui nous séparaient, a été pour moi un bien extrêmement précieux.

Ces artistes avaient encore ceci de particulier que leur tête était pleine de projets et leur création toujours en devenir, quelles que soient leurs réalisations passées. Ils avaient également en commun le désir de favoriser autour d'eux une atmosphère de confiance. Ainsi de Riopelle me lançant à la découverte des oies sauvages et de leurs récits, de Glissant prêt à accueillir et à débattre des points de vue les plus divers. Ou encore de Miron et de Blais, deux figures d'écrivains contrastés, l'un au verbe haut mais aux mots rares et l'autre à la plume agile, apte à débusquer les secrets d'une humanité souffrante et désorientée. Quant à Djébar, attachée à inventorier sa condition de femme et d'écrivaine, elle a ouvert la voie aux générations qui lui ont succédé. Même chose pour Joséphine Bacon, à la parole à la fois éclatante et sobre, fondatrice d'une littérature.

La place d'Anne Magnan dans cet ensemble peut paraître à première vue suspecte. Elle s'explique par le fait qu'ayant découvert un jour la présence de cette « Fille du roi » dans l'histoire familiale, j'ai éprouvé pour elle une grande admiration. Artiste de sa propre vie, elle a su créer cet espace que Michel de Certeau nomme *L'Invention du quotidien*. J'ai été immédiatement attirée par ce destin singulier, m'imaginant à la place de cette jeune personne qui, à quinze ans, quitte son lieu d'origine pour fonder un pays. Cette femme qui a choisi d'avoir un destin à soi, ayant le courage d'affronter un inconnu chargé de menaces, est ainsi devenue pour moi une véritable source d'inspiration et, j'ose même l'avouer, presque une sœur, malgré la distance qui nous sépare. Mon admiration est partagée par Anne Hébert qui a fait de ces pionnières le sujet d'un de ses romans. Je crois ainsi cette Anne première digne de figurer parmi les créateurs plus récents que j'ai fréquentés et qui m'ont donné des leçons de vie tout en me servant d'exemples comme artistes.

Aux portraits s'adjoignent des entretiens réalisés à différents moments avec les artistes et écrivains décrits dans ce livre. Ce qui permet de compléter l'image projetée en donnant directement la parole aux créateurs, alors que je deviens moi-même en situation d'écoute. Pour Anne Magnan, cela n'étant évidemment pas possible, j'ai choisi



d'ajouter un entretien avec l'autre Anne, celle-là même qui a rendu hommage aux Filles du roi dans *Le premier jardin*, cette Anne Hébert dont l'œuvre est l'une des plus remarquables de la littérature québécoise.

Chacun des destins singuliers présentés dans ce livre se veut ainsi en dialogue et en relation avec les autres, donnant ainsi à voir des portraits de créateurs, qui, tout en étant profondément engagés dans leur art, savaient écouter la rumeur du monde.

# PORTRAITS



## **JEAN-PAUL RIOPELLE UN MERVEILLEUX PERSONNAGE**

Riopelle avait coutume de dire des gens qu'il admirait qu'ils étaient de merveilleux personnages. Aucune appellation ne qualifie mieux celui que j'ai côtoyé, à intervalles irréguliers, durant plus d'une vingtaine d'années, de 1977 jusqu'à son décès, en 2002.

La première rencontre a eu lieu par hasard, alors que, devenue copropriétaire du Manoir McPherson-Lemoyne de l'Isle-aux-Grues, à cette époque demi-abandonné, quelqu'un est venu frapper à la porte de la cuisine pour récupérer un transformateur qui se trouvait dans un des bâtiments attenant à la propriété. Il était onze heures de l'avant-midi et j'étais en train de nettoyer les lieux, le balai à la main. Le visage de la personne devant moi, sa chevelure indisciplinée, sa silhouette un peu trapue, ne m'étaient pas inconnus. Les présentations furent inutiles. C'était Riopelle, venu effectuer un bref séjour à l'Isle-aux-Oies, reliée à l'Isle-aux-Grues par une étroite bande de terre. Jadis propriété des sœurs hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec, l'île était alors le domaine d'un club de chasse privé dont le peintre faisait partie, avec Champlain Charest et d'autres partenaires québécois. Cet été-là, exceptionnellement, il était venu, avec son amie Madeleine Arbour, compléter l'installation de l'une des maisons qui lui était réservée.

On le connaissait dans l'île sous le nom de Monsieur Riopelle et on avait le plus grand respect pour ce visiteur saisonnier. Un guide de chasse attiré, Gilles Gagné, ainsi que sa femme Gina, l'accompagnaient dès son arrivée et s'occupaient de faciliter son séjour. Le peintre venait

le plus souvent avec des amis chasseurs ou avec des visiteurs européens à qui il faisait les honneurs du lieu. Lui-même était plus observateur que chasseur, cherchant à capter la lumière à différents moments de la journée. L'Isle-aux-Oies le fascinait, son aspect quasi désertique, ses vastes étendues, ses maisons plantées dans le paysage comme autant de vestiges rescapés d'une vie antérieure. Il aimait tout particulièrement admirer le coucher de soleil à la pointe de Conti, là où se trouvait une maison à demi abandonnée, juchée sur un rocher à l'extrémité nord de l'île. Entre un étang à canards et le fleuve sans fin, nous admirions les montagnes de Charlevoix et jouions aux Robinsons dans un lieu qui, sans nous, aurait été désert. Riopelle parlait de venir s'y installer et annonçait le plus sérieusement du monde qu'il y ferait l'élevage des escargots. Il se rendait soudain compte qu'il n'avait plus de Gauloises, qu'il fallait sur-le-champ quitter cette île pour sa voisine, abritant une modeste épicerie ainsi qu'une vieille goélette enlisée dans la vase et transformée en restaurant-bar appelé Le Bateau ivre. Ce rituel rythmait chacune de ses journées. La vie insulaire permettait à Riopelle d'échapper aux diktats de l'horaire et des rendez-vous programmés. Choses dont, de toutes façons, il se souciait fort peu, ayant toujours jalousement préservé la liberté totale de disposer de son temps.

Cet été-là, il nous fit les honneurs de l'Isle-aux-Oies et nous encouragea dans les travaux de restauration du manoir, qui consistaient en priorité à remettre en fonctionnement la cheminée de pierre, pièce centrale du bâtiment, pour laquelle nous avions dû engager une équipe d'experts de Beaumont, près de Québec. À chacun de ses séjours, Riopelle « débarquait » à l'improviste, avec Hollis Jeffcoat, jeune peintre floridienne passionnée de chasse avec qui il vivait alors, ou avec des amis parisiens qu'il invitait à visiter le Québec. Pour accompagner sa série sur les oies, qu'il venait de commencer, il me demanda de lui trouver des contes inuits mettant en scène ces oiseaux migrateurs qui avaient pris l'habitude de faire une halte prolongée, durant l'automne, sur les battures de l'Isle-aux-Grues. Ce que je pus lui fournir rapidement grâce à la collaboration de l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure.

Quelques mois plus tard, il revint avec une nouvelle requête, celle d'écrire un texte pour présenter les contes ainsi que ses œuvres qu'il souhaitait réunir en album. Riopelle a toujours manifesté un intérêt réel pour les cultures autochtones, intérêt que l'exposition récente du Musée des beaux-arts de Montréal a bien mis en évidence. Il y avait aussi chez lui le désir d'associer les mots à son travail, comme il l'avait fait dans le cadre d'albums antérieurs, en collaboration avec des poètes. Ce signataire du *Refus global* connaissait l'importance du verbe et se promenait à l'aise d'un art à un autre. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à parcourir les titres de ses toiles.

J'avoue cependant que sa demande m'avait quelque peu étonnée. Était-il vraiment sérieux? N'avait-il pas autour de lui des gens mieux placés que moi pour répondre à son souhait? Étonnement doublé par le fait qu'il ne m'avait pas donné de délai pour la remise du document. Quand je lui demandai de m'en préciser l'échéance, il me répondit simplement: « Quand ce sera prêt. » Et il ajouta aussitôt: « Il faut travailler dans le temps. » Sage conseil qui n'a cessé de m'accompagner.

Je mis près de deux ans avant de me mettre à écrire un texte que j'intitulai « Trois fois passera »<sup>2</sup>. Lorsque je lui téléphonai pour lui annoncer qu'il était prêt, il me dit qu'il en avait besoin de façon urgente. Quelques mois plus tard, je me retrouvais à la galerie Maeght Lelong de Paris pour le vernissage de l'exposition consacrée aux oies et le lancement de l'album *Cap Tourmente*. La réception se prolongea tard dans la nuit, chez un ami garagiste à qui le peintre confiait l'entretien de ses Bugattis.

Un événement que j'aurais pu difficilement imaginer en balayant ma cuisine de l'Isle-aux-Grues, cet été-là.

2. Voir Lise Gauvin, « Trois fois passera », *Repères*, n° 9, 1989; *Riopelle*, Paris, Galerie Maeght Lelong, 1983. Inséré dans le boîtier accompagnant l'album de Riopelle intitulé *Cap Tourmente*, constitué de 13 lithographies sur papier japon, 1983. Reproduit également dans Lise Gauvin, *Chez Riopelle. Visites d'atelier*, Montréal, L'Hexagone, 2002.

Riopelle possédait un savoir très étendu. Il connaissait aussi bien l'art d'utiliser les plantes sauvages que les dernières avancées de la peinture contemporaine ou les traités anciens portant sur la pêche à la mouche. Il était autant intéressé par l'infiniment petit que par l'infiniment grand de la nature. Ce peintre de fresques se passionnait pour la miniature. « Ce qui m'intéresse dans certains éléments – papillons, mouches – de la nature, me confia-t-il, c'est la symétrie, qui est toujours une asymétrie. Il n'y a pas de véritable symétrie dans la nature. Quant à la miniature, elle est en dehors, hors de l'échelle. »

Un jour, lors d'une visite dans les Laurentides, il avait tenu à nous présenter son ami Paul Marier. Ce militaire à la retraite avait été un combattant de la Deuxième Guerre mondiale mais c'est un autre titre qui lui valait l'admiration du peintre. Champion du Canada à la pêche à la mouche en 1936 et champion de la province de Québec au lancer lourd en 1954, Paul Marier était passé maître dans la fabrication des mouches artificielles. Il en avait créé environ une trentaine. Dix d'entre elles, nouvellement fabriquées, attendaient d'être offertes à l'artiste pour accompagner des gravures à insérer dans un boîtier. Riopelle lui en « commanda » deux autres. En réalité, il ne commanda rien. Il exprima un souhait, un désir, un vœu. Entre le peintre et l'artisan existait une réelle complicité.

Les créateurs de mouches artificielles sont des entomologistes qui savent allier la précision scientifique à l'invention du miniaturiste. Car là encore observer n'est pas copier. Certains théoriciens dits exactophiles veulent que les mouches artificielles soient le plus fidèles possible aux modèles qui les ont engendrées. Mais de l'imago – nom donné à la mouche arrivée à maturité – à l'image initiale, il y a forcément transformation. Certaines des mouches recrées par Marier étaient des classiques (Royal Coachman, Troutfin, Parmachenie Belle). Les plus récentes, destinées à un album, rendaient hommage à des amis (Gladys, Huguette, Bonnie, Duchesse, Riopelle) ou à des disparus (Illouzien, Jack Rabbit). Quant à la Colibri, ou oiseau-mouche, elle symbolisait d'une certaine façon la rencontre du bestiaire personnel du peintre et de celui du pêcheur. Parées de soie, de plumes de canard, d'oies et d'oiseaux

exotiques, de poil d'original, de chevreuil ou d'ours polaire, ces belles de jour ne vivraient que le temps d'un vol rapide au-dessus de l'eau.

Par la suite, le peintre demanda au pêcheur de « moucher » pour lui sur le papier, et des gravures sont nées de l'empreinte de ces lanciers. D'où l'impression de légèreté des œuvres ainsi rythmées par la gestuelle confondue des deux créateurs. D'où le sentiment que les mouches réelles/artificielles de Marier s'intègrent à un ensemble qui les justifie et les rehausse. Enluminures discrètes. Sobriété des parcours. Finesse des traits rappelant la séduction des estampes orientales. Histoires d'œil. Symbole fascinant que celui du leurre, dans lequel l'art emprunte à l'artifice sans jamais se prendre pour sa seule fin. Comme les appelants utilisés par les chasseurs, *Les Mouches à Marier* (c'est le titre que donna Riopelle à la série de gravures nées de leur double création) participent d'un rituel.

Ce même jour, de retour à l'atelier de l'Estérel, le peintre me mentionna l'existence d'un certain traité écrit par une religieuse portugaise du XIV<sup>e</sup> siècle et portant sur l'art de pêcher. Il me confia la mission de retrouver ce traité, de le présenter, et d'écrire encore un texte en vue d'une exposition. J'étais perplexe. Je promis de voir ce qu'il en était, sachant en mon for intérieur que mes recherches risquaient d'être vaines.

Il me fallut quelques mois avant de localiser une réédition/traduction du *Traité de pêche à la ligne* (*A Treatyse of Fisshynge wyth an Angle*), attribué à une religieuse non pas portugaise mais anglaise, Dame Juliana Berners, et daté du XV<sup>e</sup> siècle. À vrai dire, j'avais cru d'abord à une pure invention de sa part. L'idée d'une religieuse écrivant sur l'art de pêcher me semblait appartenir davantage à la science-fiction qu'à la bibliophilie. Une fois de plus, la piste donnée par Riopelle s'était avérée exacte.

Qui était donc cette mystérieuse Dame Juliana Barnes ou Berners que l'on considère comme l'auteure du traité en question? On dit qu'elle était la fille de Sir James Berners, de Roding dans l'Essex, favori du roi Richard II et décapité sur son ordre. On dit aussi qu'elle était d'une grande beauté, associée à une grande érudition, et qu'elle serait entrée au couvent à la suite d'une peine d'amour. Elle aurait été chargée de diriger le Prieuré du couvent des Bénédictines de Sopwell en



Hertfordshire, annexe de l'abbaye de Saint-Alban, petite ville au nord de Londres. Mais beaucoup de mystère plane autour de l'identité de Dame Berners. Alors que la religieuse portugaise décrit son amour à un amant absent, la religieuse anglaise préfère s'adonner à la pêche sportive et à la sagesse que celle-ci génère.

L'ouvrage ne se veut rien de moins qu'une école du bonheur. Il commence ainsi : « Les proverbes de Salomon nous enseignent qu'un esprit heureux est gage d'une vie épanouie : ce qui la définit agréable et longue. Et, depuis qu'il en est ainsi, je pose cette question : Quels sont les moyens et les motifs pour rendre l'homme heureux ? » Question à laquelle Dame Berners répond en rédigeant « cet humble traité qui s'adresse à toutes les personnes vertueuses, nobles et bien-nées » et en vantant les bienfaits de la pêche à la ligne ainsi que la supériorité de ce sport sur les autres. Du début à la fin, les conseils techniques voisinent avec les règles de vie. À titre d'exemple : « Il ne faut pas se montrer trop avide à capturer du poisson et en prendre trop à la fois, ce que pourtant vous pourriez réaliser facilement si vous suiviez mes conseils donnés dans ce traité. Le résultat serait de détruire votre propre plaisir et celui des autres pêcheurs. »

Il faut avoir vu Riopelle pêcher pour comprendre à quel point la pêche à la ligne est un art. La précision du lancer, l'immobilité, l'attention à l'instant, la position du guetteur sont autant d'attitudes semblables à celles nécessaires au peintre pour capter un certain rapport entre les choses, les couleurs et les formes. La même application paisible, la même concentration serviront tout aussi bien à l'artiste qu'au pêcheur.

Toute ma vie, j'ai pêché, confie Riopelle, et quand j'étais enfant je pêchais avec un fil sans hameçon. Je lançais une pierre au bout d'un fil. C'est le geste qui compte, c'est une